



HAL
open science

Le journalisme et les sciences sociales. Trouble ou problème ?

Gilles Bastin

► **To cite this version:**

Gilles Bastin. Le journalisme et les sciences sociales. Trouble ou problème?. Sur le journalisme, 2016, Normas dos pesquisadores-Norms of researchers & Editorial et débat public-Editorial e debate público, 5 (2). halshs-01525594

HAL Id: halshs-01525594

<https://shs.hal.science/halshs-01525594>

Submitted on 25 Jan 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Le journalisme et les sciences sociales

Trouble ou problème ?

GILLES BASTIN
Maitre de conférences HDR
Institut d'études politiques de Grenoble
Pacte-CNRS
gilles.bastin@sciencespo-grenoble.fr



ien que l'avènement de la presse moderne soit un des traits marquants des sociétés qu'observèrent les premiers praticiens des sciences sociales au XIXe siècle¹, et que le journaliste soit devenu depuis lors une figure de la culture populaire et des arts (littérature, théâtre, cinéma, bande dessinée...)², celui-ci est resté très longtemps éloigné de la dramaturgie sociale élaborée par les sociologues. Le constat est intrigant : l'histoire de ces deux disciplines est marquée en France par un phénomène singulier d'ignorance réciproque et d'évitement³. Alors que la pratique du sociologue et celle du journaliste sont souvent proches (en tout cas assez proches dans leurs intentions et dans le vocabulaire qu'elles emploient – on peut penser à des mots comme « enquête » ou « entretien »... – pour que leur comparaison mérite d'être faite), il existe une espèce de barrière invisible entre les deux que personne ne souhaite vraiment franchir.

Après avoir caractérisé dans un premier temps le travail rhétorique de construction de cette barrière, j'aborderai la question des relations entre sciences sociales et journalisme à partir du débat diffus entre une thèse *continuiste* (pour aller vite : la différence entre journalistes et sociologues n'est qu'affaire de degré) et une thèse *discontinuiste* (pour aller vite : il y a une différence de nature). Malgré de très nombreux exemples de continuisme réussi, il est frappant de constater que la grande majorité des sociologues

Pour citer cet article

Référence électronique

Gilles Bastin, « Le journalisme et les sciences sociales. Trouble ou problème ? », *Sur le journalisme, About journalism, Sobre jornalismo* [En ligne], Vol 5, n°2 - 2016, mis en ligne le 26 décembre 2016.

URL : <http://surlejournalisme.com/rev>

qui se sont penchés sur cette question défendent une position discontinuiste, en France particulièrement. Je proposerai ensuite d'élargir l'argumentation en montrant comment s'est plus récemment cristallisée une forme de concurrence entre journalistes et sociologues. Cette concurrence s'explique aisément comme un travail de frontière (*boundary work*) utile aux deux groupes. J'illustrerai enfin ce *boundary work* à partir de deux cas (et non plus de positions spéculatives) : celui du positionnement de Durkheim face à Tarde quant au rôle des journaux dans le suicide (1897) et celui de la critique par Bourdieu et Passeron des théories de la culture de masse (1963). Ces deux cas permettent en effet de comprendre un des fondements les plus solides de la position discontinuiste : le rejet par les sociologues des médias comme objets possibles de la sociologie et l'affirmation d'une incompatibilité entre raison médiatique et raison sociologique. Dans la conclusion j'évoquerai quelques effets de cette situation pour la sociologie des médias, notamment l'absence des journalistes de la dramaturgie sociale décrite par les sociologues depuis la fin du XIXe siècle et la difficulté à saisir leur activité autrement que comme un pis-aller. Mais au-delà l'enjeu véritable de cette histoire conflictuelle est à mon sens la capacité de la sociologie à dépasser la panique morale diffuse qui entoure la question du journalisme dans les sociétés modernes.

LA DOUBLE MALÉDICTION DES ÉTUDES SUR LE JOURNALISME

Beaucoup de chercheurs pratiquant les sciences sociales à bonne distance de la parole des acteurs sociaux – comme c'est le cas le plus souvent des historiens travaillant sur des corpus d'archives mais aussi des sociologues travaillant sur des données statistiques – sont confrontés à des objets discrets, dont il leur faut patiemment retrouver le « *marmonnement* » (Foucault, 1961) ou les « *traces* » (Ginsburg, 1989) recouverts par le bruit de la société. Le sociologue qui pratique l'entretien de recherche ou l'observation directe d'un terrain contemporain travaille pour sa part le plus souvent dans un véritable *brouhaha* de discours entremêlés. Les sociologues tendent, de ce fait, à voir ces envahissants discours tenus par leur objet comme des systèmes plus ou moins structurés de « *prénotions* » dont l'analyse critique permettra de les écarter patiemment du seul chemin digne d'être emprunté : celui d'une connaissance profonde et objective de cet objet. Les auteurs du *Métier de sociologue* ont résumé cette épistémologie dite de la « rupture avec les prénotions » d'une formule devenue depuis célèbre : « *c'est peut-être la malédiction des sciences de l'homme que d'avoir*

affaire à un objet qui parle. » (Bourdieu, Chamboredon et Passeron, 1969 : 64)

La sociologie des groupes professionnels est particulièrement exposée aux « *rhétoriques professionnelles* » de ceux qu'Everett Hughes appelait les membres des « *professions prétentieuses* ». Avocats, médecins, mais aussi plombiers ou *nurses* sont en effet enclins à envelopper quotidiennement leur activité d'une production rhétorique intense qui vise à la justifier comme elle vise à justifier les privilèges qui leur ont été concédés pour l'exercer. Les membres des professions, comme le dit Hughes, jouissent en effet du rare privilège de pouvoir définir le « *mandat* » qui leur est confié par la société. Ils « *ne se bornent pas à offrir un service, mais [ils] définissent les besoins mêmes qu'ils servent* » (Hughes, 1996 : 131). Apprendre à décoder ces rhétoriques intéressées, à les inscrire dans l'histoire et le fonctionnement du groupe professionnel, à les contourner dans les situations d'entretien fait dès lors partie du bagage méthodologique dont doit s'équiper le sociologue pendant son enquête.

Le cas des journalistes illustre bien ce mécanisme discursif. De nombreux travaux ont en effet montré l'intensité de la production rhétorique des journalistes visant à justifier leur activité, que ce soit dans ou hors des situations de travail. La déontologie professionnelle est en général le sujet de prédilection autour duquel se tissent ces discours de justification et de revendication juridictionnelle qui peuvent prendre une forme publique lorsqu'ils sont portés par ceux qui aspirent à représenter le groupe ou une forme plus discrète lorsqu'ils s'apparentent à une production rituelle visant essentiellement à garantir à un individu que sa place dans le « *drame social* » du travail de l'information ne sera pas menacée (Tuchman, 1972)⁴. Cet usage permanent de discours partagés, souvent relatifs à des événements mythiques, fait des journalistes les membres de « *communautés interprétatives* » au moins autant que d'une « *profession* » (Zelizer, 1993).

Loin de se limiter aux cénacles professionnels ou aux situations d'interaction entre les professionnels et les profanes, les discours semi-savants sur le journalisme ont atteint une très grande audience et sont aujourd'hui produits bien au-delà du groupe professionnel lui-même. On ne compte plus le nombre de livres écrits sur les journalistes et le journalisme, de revues ou de sites internet créés pour en révéler les secrets, en analyser le rôle ou en assurer la critique, de débats suscités épisodiquement dans les médias eux-mêmes par des « *affaires* » de mauvais (plus souvent que de bon) traitement médiatique de telle ou telle actualité. Pour le dire un peu abruptement, selon la formule sans doute provocatrice et non dé-

nuée de fausse naïveté de l'historien Michaël Schudson, tout se passe comme si, dans les démocraties modernes, tout le monde s'était aujourd'hui transformé en critique des médias (Schudson, 1998).

L'histoire des difficultés du groupe professionnel des journalistes à contrôler la prolifération de discours qu'il suscite mérite d'ailleurs d'être analysée avec beaucoup de détails : les tentatives assez peu concluantes des journalistes pour « raréfier » le discours produit sur leur activité alors qu'il est l'objet de phénomènes de « dispersion » croissants sont une constante de la période contemporaine. Faute d'avoir mis en place des institutions de régulation des pratiques des journalistes, les journalistes voient largement leur échapper jusqu'au débat sur les contours du groupe, ses normes et ses usages. Ce débat est aujourd'hui animé par le public lui-même, notamment par le biais d'associations et de collectifs de défense des journalistes ou de critique des médias. Les professionnels sont de ce fait condamnés à répéter régulièrement, dans un environnement déjà saturé, les mêmes « monologues collectifs » sur leurs bonnes ou mauvaises pratiques. Mais ceux-ci n'ont que peu de prise sur les autres journalistes d'un côté et sur leur perception par le public de l'autre (Ringoot, Utard, 2005 ; Ruellan, 2011).

La malédiction des sciences humaines est donc redoublée d'une malédiction du groupe professionnel dans le cas des journalistes. Les agents sociaux peuvent en effet eux aussi être confrontés au problème de l'objet *qui* parle ou plutôt *dont on* parle. Cette double « malédiction » a des effets importants sur la pratique de la recherche sur le journalisme. Dans cet article, je voudrais essayer de les formuler et de les analyser en posant une question qui est peu souvent abordée dans les manuels ou les traités de sociologie : celle du rôle que jouent les sociologues dans la définition rhétorique des frontières des groupes professionnels qu'ils observent et, en retour, celle des effets pour la recherche de leur implication dans des interactions rhétoriques et symboliques avec les membres de ces groupes. Mon hypothèse peut être formulée de la façon suivante : le fait que les journalistes « parlent » ne pose pas autant de problèmes aux sociologues du journalisme que le fait que ces mêmes sociologues sont engagés dans un complexe travail de frontière (*boundary work*) avec les journalistes, un travail qui est lui-même producteur de « prénotions ». Du fait de la nature même de l'activité des uns et des autres — qui ont toutes deux à voir avec le fait de produire un récit et une analyse de faits sociaux ; autrement dit de « parler de la société » (Becker, 2007 ; Dickinson, 2008) — le sociologue qui s'intéresse au journalisme (comme en théorie le journaliste qui

s'intéresserait à la sociologie, bien que ce cas de figure soit plus rare) devrait à mon sens prendre en compte les effets potentiels pour sa pratique de cette situation de proximité et de concurrence.

Autrement dit, il me semble nécessaire, avant d'entamer toute recherche sur les journalistes, d'interroger non seulement les prénotions des acteurs des mondes de l'information mais aussi celles des chercheurs sur cette activité. Parmi les obstacles qui se dressent aujourd'hui sur le chemin d'une analyse sociologique des médias et de ceux qui s'engagent professionnellement dans les mondes de l'information (les journalistes) les plus difficiles à franchir ne sont en effet peut-être pas ceux que pose cet objet d'étude. Ce sont ceux qui sont fabriqués par les sciences sociales elles-mêmes pour tenir à distance cet objet (et réciproquement — bien que cela soit moins important dans le cadre de mon propos — par le journalisme pour tenir la sociologie à distance). Pour reprendre à nouveau une citation des auteurs du *Métier de sociologue*, on ne gagne rien en effet à substituer les prénotions du chercheur à celles des acteurs ou encore à produire « un mixte faussement savant et faussement objectif de la sociologie spontanée du "savant" et de la sociologie spontanée de son objet » (Bourdieu, Chamboredon et Passeron, 1969 : 64). Poser la question des conditions de possibilité d'une sociologie des journalistes c'est poser dans le même temps celle des relations entre journalistes et sociologues⁵.

JOURNALISTES ET SOCIOLOGUES : CONTINUITÉS ET DISCONTINUITÉS

Deux « thèses » principales s'opposent chez les praticiens des sciences sociales quant aux relations entre leurs disciplines et le journalisme. Qualifions-les de thèse *continuiste* (le journalisme ressemble assez aux sciences sociales pour que les deux puissent entretenir un dialogue fructueux sur leurs pratiques et leurs normes, qu'il y ait du flou dans leur définition et que des acteurs circulent entre les deux⁶) et *discontinuiste* (le journalisme est radicalement étranger aux sciences sociales si bien que l'ignorance réciproque de ces pratiques et de ces normes paraît être la meilleure politique, les deux disciplines sont assez bien définies pour ne pas se superposer et la circulation entre les deux est marginale ou nulle)⁷.

La thèse continuiste a pour elle d'avoir été formulée de longue date par des figures aussi éminentes des sciences sociales que Robert Park qui définissait le sociologue dans ses mémoires comme un « *super-reporter* » :

A sociologist was to be a kind of super-reporter, like the men who write for Fortune. He was to report a little more accurately, and in a manner a little more detached than the average, what my friend Franklin Ford called the "Big News". The "Big News" was the long time trends which recorded what is actually going on rather than what, on the surface of things, merely seems to be going on. (Park, 1950)

Park à l'évidence était influencé dans ce jugement par son passé de journaliste dans plusieurs grandes villes américaines comme Detroit, Denver, New York, Chicago ou Minneapolis dans les années 1880 et 1890. Il proclamait par exemple ouvertement qu'il devait être possible de rendre compte du monde des idées à l'aide de techniques journalistiques⁸. Ceci ne diminue pas la force de l'argument. Au contraire, le parcours de Park illustre la continuité du journalisme et des sciences sociales comme l'ont noté de nombreux commentateurs signalant tout ce que la tradition de « l'écologie humaine » fondée par Park à Chicago devait au reportage urbain (Lindner, 1996).

Le nom de Max Weber peut aussi être cité ici et l'on rappellera simplement à son propos la défense qu'il fit du journaliste dans des termes établissant clairement la continuité « éthique » qui le liait au savant :

Peu de gens ont conscience qu'une production journalistique réellement bonne exige au moins autant d'« esprit » que n'importe quelle production savante, surtout du fait de la nécessité d'être produite sans délai, à la demande, et de devoir avoir une efficacité immédiate, dans des conditions de création il est vrai totalement différentes. On ne prend presque jamais en considération le fait que la responsabilité est bien plus grande, et que même le sentiment de responsabilité de tout journaliste honorable n'est en moyenne pas moindre que celui du savant. (Weber, 2003 : 152⁹)

Charles Wright Mills, quant à lui, refusait de faire de l'imagination sociologique la propriété des sociologues et incluait les journalistes (avec les historiens et les romanciers) dans la liste de ceux qui peuvent parfois en être dotés (Mills, 1967). On connaît la postérité de cette idée chez des auteurs comme Howard Becker aujourd'hui, par exemple les parallèles entre photojournalisme et *visual sociology* établis par Becker au nom de la lutte contre le « purisme méthodologique » (Becker, 1995).

La force de l'argument continuiste tient aussi à l'existence d'expériences avérées de transferts entre les pratiques des journalistes et celles des sociologues. On en trouve à certains moments de l'histoire du journalisme grâce à des figures de passeurs comme Philip Meyer important dans le domaine du journalisme la sociologie des enquêtes par questionnaire sous le nom de *precision journalism* afin de mieux comprendre les émeutes de Detroit en 1967. Meyer, persuadé que le changement social nécessitait des journalistes qu'ils acquièrent de nouvelles connaissances et de nouvelles méthodes, au-delà de l'intuition, s'était attelé à la tâche de convertir les journalistes à l'usage des chiffres et à la *survey research* formulant cette nouvelle alliance comme une urgence sociale : « *It used to be said that journalism is history in a hurry. Now, to cope with the acceleration of social change, journalism must become social science in a hurry.* » (Meyer, 1971) En lien avec le département de psychologie sociale de l'Université du Michigan il constitua pour le *Detroit Free Press* un échantillon de 437 personnes ayant ou non participé aux émeutes. Ce travail, publié dans une série d'articles, permit de montrer que les émeutiers ne se recrutaient pas parmi les franges les plus précaires de la population noire ni parmi les récents ruraux installés en ville. L'argument rendait nécessaire une compréhension politique des émeutes, notamment en termes de ségrégation et validait un certain nombre de thèses très diffusées à cette époque comme celle de la « frustration relative » popularisée par Stouffer ou celle du « groupe de référence » de Merton qui étaient au même moment utilisées dans l'explication des phénomènes révolutionnaires par Runciman (1966) ou Davies (1962)¹⁰.

D'autres cas pourraient à l'évidence être cités à l'appui de la thèse continuiste. Le cas de l'inspiration goffmanienne du « nouveau journalisme » des années 1960 en est un (Sommer, 1975, 1984). L'influence du *muckraking* sur la sociologie dans les années 1970 en est une autre. Dans les années 1960 aux États-Unis des magazines comme *Transaction* (fondé en 1963 à l'Université George Washington de Saint Louis par Irving Horowitz) donnèrent naissance à une sociologie critique inspirée de l'ère des *muckrakers*, ces journalistes de la grande période réformiste du tournant du siècle aux États-Unis qui publièrent dans de grands magazines à fort tirage comme *Harper's* ou *Collier* des enquêtes sur le gouvernement des villes, l'industrie agro-alimentaire ou le pétrole¹¹. Dans l'introduction d'un recueil d'articles de *Transaction* publié en 1972, Horowitz présentait la « *muckraking research* » comme un « style particulier de recherche en science sociale » :

Such research uses the tools of social science to document unintended (or officially unac-

knowledgeed) consequences of social action, inequality, poverty, racism, exploitation, opportunism, neglect, denial of dignity, hypocrisy, inconsistency, manipulation, wasted resources and the displacement of an organization's stated goals in favor of self-perpetuation. It may show how, and the extent to which, a dominant or more powerful class, race, group or stratum takes advantage of, misuses, mistreats or ignores a subordinate group, often in the face of an ideology that claims it does exactly the opposite. In pointing out a state of affairs that strikingly clashes with cherished values, muckraking research may have an expose, sacred cow-smashing, anti-establishment, counter-intuitive, even subversive quality, for it grows out of and helps sustain social upheaval and questioning. Although sociology like any other intellectual undertaking always has this potential it is not often realized. (Marx, 1972)

Le renouveau simultané des pratiques d'immersion dans le journalisme et les sciences sociales appliquées à la description de la précarité depuis les années 1980 en est un autre : les travaux journalistiques de Günter Wallraff (2012), Barbara Ehrenreich (2001) ou Florence Aubenas (2010) présentent de nombreuses similitudes avec ceux – sociologiques – de Mathias Waeli (2009) ou Marlène Benquet (2013). Ces exemples illustrent le fait que les deux disciplines partagent certains principes du rapport au monde social qui est sous-entendu dans le concept d'enquête. La question de l'immersion est par ailleurs l'une de celles qui a redonné de la vigueur, sur un plan authentiquement normatif cette fois, à l'argument continuiste. Le débat initié par la rigidification des conditions éthiques de la recherche en sciences sociales aux États-Unis et au Canada sous l'influence des comités éthiques (*Review Boards*) a en effet provoqué des réactions critiques de praticiens des sciences sociales jugeant que cette rigidification pénalisait les sociologues par comparaison avec les journalistes. L'exemple de Barbara Ehrenreich, une journaliste américaine (et docteur en biologie) qui a publié en 2001 *Nickel and Dimed*, le récit de deux années passées à faire l'expérience de la vie d'une *working poor* comme employée de restaurants ou de supermarchés est souvent cité dans ce débat. Pour Kevin Haggerty, la régulation éthique de la recherche par les *Research Ethics Boards* s'étend par exemple aujourd'hui bien au-delà de ses objets premiers et met en danger la possibilité même de conduire des recherches empiriques dans les sciences sociales. Elle ne concerne en revanche pas d'autres secteurs comme le journalisme qui, tout en étant très proche du point de vue de leurs activités de génération de connaissance (*knowledge generation activities*) ont

trouvé des formes plus souples de régulation éthique (Haggerty, 2004)¹². La comparaison fine des deux institutions (recherche et journalisme) permet à Haggerty de mettre en évidence le caractère relatif du cadrage éthique. D'autres auteurs ont aussi pesé dans ce débat, signalant l'ironie qui leur interdit de mener aujourd'hui des travaux inspirés aussi bien de ceux de Ehrenreich que de l'anthropologue Nancy Scheper-Hughes ou Pierre Bourdieu (Feeley, 2007). La comparaison des deux disciplines enrichit d'une certaine façon la réflexion des sciences sociales sur les aspects politiques de leur juridiction méthodologique (Dingwall, 2007).

À certaines périodes les journalistes (certains d'entre eux en tout cas) ont aussi défini leur rapport au monde social dans des termes qui faisaient clairement référence à un certain niveau de continuité avec une conception scientifique de la société. Les reporters de la fin du XIXe siècle embrassèrent ainsi souvent une définition naturaliste de leur activité. Comme l'ont montré Michael Schudson pour le cas américain (Schudson, 1978) et Denis Ruellan pour la France (Ruellan, 1993), les conceptions les plus positivistes de l'épistémologie scientifique ont eu une influence sur la formulation des doctrines professionnelles des premiers journalistes¹³. L'idée d'une saisie directe et objective de l'actualité fut ainsi au cœur de l'emploi de métaphores comme celles du « miroir » ou du « daguerréotype » de la réalité que prétendaient incarner de nombreux journaux au XIXe siècle (Schiller, 1979).

À d'autres moments de l'histoire du journalisme, des journalistes ont davantage fondé leur activité sur des qualités de perception et de narration, mais il est intéressant de noter que les mêmes se sont souvent élevés contre l'idée que cela les éloignerait de l'objectivité. Dans le cas du « nouveau journalisme » des années 1960 par exemple, le recours à la première personne est justifié par une forme de méfiance à l'égard d'une prétendue objectivité ne retranscrivant en fait qu'un point de vue sur la réalité, celui des sources officielles. Tom Wolfe, dans ce qui est devenu le manifeste du « nouveau journalisme » défend très clairement ce qu'il appelle le « *réalisme social* » (Wolfe, Johnson, 1973).

Malgré ces nombreux arguments que l'on peut apporter au crédit de la thèse continuiste, celle-ci n'a jamais réellement été formulée autrement que comme une intuition et n'a pas donné lieu à une réflexion systématique. En France particulièrement c'est une thèse contraire qui est le plus souvent proposée par les praticiens des sciences sociales qui ont fréquemment cherché à opposer sociologie et journalisme sur le plan des normes professionnelles des uns et des autres. Il suffit de penser ici au travail

de Pierre Bourdieu renvoyant le journalisme pour l'essentiel du côté du manque d'autonomie à l'égard de l'économie ou de la politique quand la sociologie pourrait prétendre à cette autonomie scientifique. On peut citer pour illustrer un entretien accordé à *La Recherche* en 2000 dans lequel est évoquée l'existence d'une « différence objective » entre journalisme et sociologie.

LA RECHERCHE – D'accord : la sociologie apparaît souvent comme agressive et gênante. Mais pourquoi faut-il que le discours sociologique soit « scientifique » ? Les journalistes aussi posent des questions gênantes ; or ils ne se réclament pas de la science. Pourquoi est-il décisif qu'il y ait une frontière entre la sociologie et un journalisme critique ?

*PIERRE BOURDIEU – Parce qu'il y a une différence objective. Ce n'est pas une question de point d'honneur. Il y a des systèmes cohérents d'hypothèses, des concepts, des méthodes de vérification, tout ce que l'on attache ordinairement à l'idée de science. En conséquence, pourquoi ne pas dire que c'est une science si cela en est une ? D'autant que c'est un enjeu très important : une des façons de se débarrasser de vérités gênantes est de dire qu'elles ne sont pas scientifiques, ce qui revient à dire qu'elles sont « politiques », c'est-à-dire suscitées par l'« intérêt », la « passion », donc relatives et relativisables. (mai 2000, *La Recherche*, n° 99 : 69)*

Cyril Lemieux a proposé pour sa part d'opposer l'objectivité du journaliste, marquée par le nécessaire passage d'un savoir privé à un savoir public, à celle du sociologue, marquée par l'opposition entre savoir indigène et savant. Le journaliste devrait se distancier quand le sociologue doit pour sa part rompre avec le sens commun (Lemieux, 1996). Enfin, sans partager la hiérarchisation implicite produite par ce type de schémas de pensée, Aurélie Aubert et Hervé Glévarec ont récemment proposé de distinguer les « univers » du journaliste et du sociologue à partir de « fondements normatifs » qui leur seraient propres : la référence à la démocratie pour les premiers et au savoir pour les seconds (Glévarec, Aubert, 2013).

Pour citer un cas non français, l'argument développé par Elihu Katz dans un article étrangement intitulé « *Journalists as Scientists* » est clairement discontinuiste (Katz, 1989). Il repose sur l'assimilation du journalisme à une science appliquée comme la météorologie ou la cartographie. Une science incapable de produire ses propres modèles théoriques et de réfléchir à sa méthode, mais qui pour autant dis-

pose bien de routines pratiques (comme l'interview) et de savoirs latents (sur l'action humaine, l'événement...), qui sont mis par ses praticiens à l'épreuve des faits. Dans cet article, Katz se démarquait de la position radicalement discontinuiste de Epstein renvoyant les journalistes non seulement hors de la science mais aussi dans l'erreur et le « biais » (Epstein, 1975). Sa position n'est cependant pas moins discontinuiste et hiérarchique.

La thèse discontinuiste est donc réaffirmée régulièrement, avec des variantes, par les sociologues. Sa principale faiblesse cependant est qu'elle s'appuie sur une conception très abstraite de ce que sont la sociologie et le journalisme. Les auteurs cités renvoient en général à de grands « principes » ou à des régimes épistémologiques plutôt qu'aux conditions matérielles qui pourraient pourtant permettre d'opposer le journalisme et la sociologie (par exemple pour ce qui est de la fréquence des cycles de travail et de leur rythme, du rapport à la théorie, des normes de citation, de l'anonymisation...) Elle fige ces deux disciplines dans des formules normatives dont on peine parfois à les relier aux pratiques réelles de ceux qui s'en revendiquent. Il est aisé de le constater par exemple dans le nombre limité et le caractère convenu des noms cités le plus souvent comme des représentants des deux pratiques. Mais elle a pour elle d'établir clairement une limite entre les deux disciplines.

UNE EXPLICATION CULTURELLE ?

Il est tentant d'attribuer dans un premier temps ce discontinuisme bruyant à des facteurs culturels et à la condition académique elle-même – par exemple ce que James Carey a appelé le « snobisme naturel des humanités » à l'égard du journalisme : une attitude forgée par le rapport problématique de l'académie à la culture populaire.

Unfortunately, and paradoxically, the humanities have had little interest in journalism—indeed they have had little but disdain for it—and the sciences have occupied the vacuum created by that disdain. The architecture of the humanities, despite all the argument and controversy of recent years, is still formed from the distinction between high and popular culture. Journalism, on this reading, is part of the vernacular, the vulgate. Journalism not only serves “the crowd” but serves them in a common language and with the commonest of aims: to seek a life together. The natural estrangement of journalism from the academy

was compounded by the natural snobbism of the humanities. (Carey, 2000)

Le journalisme apparaîtrait ainsi comme solidaire d'une culture de l'illusion et de la superficialité. Cette attitude surplombante a souvent été notée, par exemple à propos du premier *Traité de sociologie* produit en France en 1960 qui néglige d'inclure les médias de masse dans la liste des « œuvres de civilisation » susceptibles d'une analyse sociologique comme l'art ou la littérature (Beaud, 2000). Ce préjugé ne renvoie d'ailleurs pas seulement aux sciences sociales, mais à tout un ensemble d'institutions de la modernité dans la première moitié du XXe siècle qui méprisèrent de fait tout ce qui peut s'apparenter à la communication (Thompson, 1997). Tom Goldstein a particulièrement décrit cette posture critique et sa formule en rappelant que Lippmann et Merz, dans ce qui pouvait s'apparenter à une des premières tentatives d'analyse de contenu systématique d'un journal (Merz, Lippmann, 1920), ont placé en exergue de leur travail une citation d'Homère qui semble établir – dans une tradition philosophique très ancienne, mais qui est fondée sur une traduction douteuse – une supériorité indéniable du savoir transcendant (celui des Muses en l'occurrence) sur l'actualité, renvoyée à l'illusion :

*Enlighten me now, O Muses, tenants of Olympian homes,
For you are goddesses, inside on everything,
know everything.
But we mortals hear only the news, and know nothing at all*¹⁴.

Ce préjugé est aggravé par la grande ignorance dans laquelle se trouvent en général les journalistes de l'activité des sociologues et les sociologues de l'activité des journalistes. De nombreux facteurs éloignent en effet ces deux univers sociaux. Les lieux de formation des journalistes sont traditionnellement éloignés de l'université en France et dans de nombreux pays. Lorsque les universités ont développé des formations au journalisme, celles-ci se sont le plus souvent autonomisées des autres départements d'enseignement et ont reposé sur une logique professionnelle, confiant la plupart des enseignements, et souvent la direction des écoles, à des journalistes ou d'anciens journalistes. Quelques expériences originales de rapprochement entre journalisme et sciences sociales peuvent évidemment être citées en France comme la création du Centre d'étude du journalisme par le Syndicat national des journalistes en 1929 qui deviendra en 1937 l'Institut des sciences de la presse et dont les missions incluent des « enquêtes sur le rôle de la presse ». En 1945 est créé le Centre d'études scientifiques de la

presse sous l'égide de l'Institut d'études politiques de Paris (Pelissier, 2008). En 1951 est aussi créé l'Institut français de presse auprès de l'Université de Paris. Mais ces organismes sont séparés des formations au journalisme (notamment des deux écoles de l'entre-deux-guerres, l'École supérieure de journalisme à Lille et l'École des hautes études en sciences sociales à Paris (Goulet, 2009), puis le Centre de formation des journalistes à Paris après la Seconde Guerre mondiale) et sont influencés davantage par les juristes pour le premier (lesquels développent avec les syndicalistes du Syndicat national des journalistes des programmes d'éducation à la liberté de la presse) et les historiens pour le second (qui produira les 5 volumes de *Histoire générale de la presse française* publiés entre 1969 et 1976 et coordonnés par Bellanger, Godechot, Guiral et Terrou). Les sciences sociales représentées à l'Institut français de presse par Stoetzel pour les sondages sont discréditées dans ce milieu d'anciens résistants par le passif de la collaboration et de leur lien supposé avec les études de propagande. Au final il s'agit d'une « ambition avortée » de faire se croiser journalistes et chercheurs (Pelissier, 2008). Le groupe professionnel se montrera quant à lui plus présent aux côtés du Centre de formation des journalistes créé en 1946 rue du Louvre qui assume une vocation plus pratique, sans lien avec le monde académique ni projet scientifique autre que la moralisation des journalistes¹⁵. Même si de nouveaux enjeux caractérisent la période récente (Chupin, 2009 ; Bouron, 2015), il n'y a eu en France que très peu de relations entre journalisme et sciences sociales, comme cela a été montré à partir d'analyses des cursus de formation au journalisme (Miège, 2006 ; Neveu, 2007)¹⁶.

Cette thèse est intéressante en ce qu'elle permet de rendre compte de différences en fonction des contextes. Il n'est par exemple sans doute pas anodin que les exemples les plus nombreux d'expériences continuistes aient été menés aux États-Unis. David Weaver et Maxwell McCombs ont par exemple bien analysé les liens historiques qui relient plus fortement la formation des journalistes aux sciences sociales dans ce pays ainsi qu'en Allemagne (Weaver, McCombs, 1980). Leur analyse repose sur des données institutionnelles montrant que les masters de journalisme ont été créés dans les universités de *mass communication* qui sont alors pilotés par la recherche behavioriste à base scientifique. Ceci a conduit à une proximité plus grande entre journalisme et science sociale entendue comme science du questionnaire. Elle repose aussi sur l'analyse de l'histoire du groupe professionnel des journalistes aux États-Unis, un pays dans lequel la notion d'objectivité et le

dogme du « fait » ont été plus fortement enseignés aux jeunes journalistes.

BOUNDARY WORK

Cette analyse ne permet cependant pas d'expliquer une des dimensions de la relation entre journalistes et sociologues, à savoir la compétition dans laquelle ils semblent parfois engagés et la violence des rapports qui s'établissent entre eux lorsque cette compétition menace leur statut social (Fenton, Bryman, Deacon, et Birmingham, 1997). Il me semble que cette dimension ne peut être analysée que si l'on comprend la formulation de la thèse discontinuiste comme un exemple de « *boundary work* », un travail de démarcation visant à séparer la science (sociale) d'une « non-science » (sociale), le journalisme, de façon plus radicale dans le discours que dans les pratiques (Gieryn, 1983).

On peut repérer ce travail à l'œuvre dès lors que les sociologues (respectivement les journalistes) tentent d'imposer le fonctionnement de leur univers professionnel aux journalistes (respectivement sociologues). Ainsi le fait qu'un journaliste sollicite un entretien avec un sociologue sans avoir au préalable lu son livre sera vu comme une atteinte aux règles du débat académique¹⁷. Ou encore les tentatives d'imposer aux journalistes des formes de régulation typique des univers académiques comme l'usage de citations non retravaillées et sourcées ou encore la publicité des écrits devant donner lieu à discussion¹⁸. Un exemple intéressant de *boundary work* se trouve aussi dans un livre de Nathalie Heinich qui illustre bien les stratégies de décrédibilisation par lesquelles les uns nient la pertinence du point de vue des autres au nom de leur propre façon de concevoir les « faits de société » et des règles de fonctionnement de leur univers professionnel (Heinich, 2009)¹⁹. Les journalistes ne sont évidemment pas en reste dans ce genre de stratégies dont une des modalités consiste pour eux à assimiler le sociologue à un idéologue²⁰.

Il est d'ailleurs frappant de constater que cet antagonisme entre sociologues et journalistes augmente quand le statut des premiers est menacé. Le dernier mouvement social d'universitaires en 2009 en offre un très bon exemple. Alors que le statut professionnel des enseignants-chercheurs semblait menacé par la réforme en cours des universités, une part de l'énergie militante de ces derniers fut consacrée à une très sévère critique de la couverture de ce mouvement dans les médias et notamment dans *Le Monde*. Il ne s'agit pas d'en discuter le fond, mais sa forme révèle à nouveau ce travail de frontière vi-

sant à discréditer la méthode même des journalistes en la comparant aux exigences d'une vraie science sociale. Un des articles de ce journal est sévèrement critiqué sur une liste de diffusion d'universitaires au moyen de formulations scientifiques installant le débat entre le journaliste et le sociologue sur le même plan qu'un débat entre sociologues. L'article « énonce une thèse centrale », « celle d'une corrélation entre la mobilisation actuelle (...) et les variations d'effectifs de trois universités », il est fondé sur de l'« inobservable », néglige « l'existence d'autres variables susceptibles d'expliquer ces baisses d'effectifs » ou « la prévalence du facteur "mobilisation" sur tous les autres », manifeste des problèmes d'« inférence », etc²¹.

Cet exemple tiré du contexte de la fin des années 2000 ne prend évidemment sens que si on le réfère aux travaux antérieurs de Pierre Bourdieu et à la façon dont ils produisirent dans les années 1990 un très vif antagonisme entre les deux « disciplines » (Bourdieu, 1996 ; Schneidermann, 1999)²². Le premier texte consacré par Bourdieu au champ intellectuel traitait pourtant le journalisme en établissant une barrière étanche entre cette activité et celle des « intellectuels » (Bourdieu, 1966). Nulle menace ne semblait pouvoir émaner du travail des journalistes pour les intellectuels. Le processus d'autonomisation qui avait créé l'intellectuel, et avec lui le champ intellectuel, n'avait en effet pas eu lieu selon Bourdieu pour les journalistes. Le journal dépendant par nature du public qui l'achète, le journalisme était alors simplement « hors-champ » au sens où le concept de champ, conçu pour comprendre les univers ayant acquis une certaine autonomie de fonctionnement par rapport aux contraintes économiques ou politiques, ne pouvait lui être appliqué. Le journalisme ne relevait que des « méthodes traditionnelles de la sociologie », c'est-à-dire une analyse « externe » de l'œuvre (Bourdieu, 1966 : 875).

Cet argument fut repris par la suite tout en laissant apparaître une place de plus en plus grande donnée aux journalistes. Dans un deuxième texte fondateur de l'analyse du champ intellectuel, les journalistes deviennent un objet plus central dans la mesure où ils illustrent « la démythification objective et subjective de l'activité intellectuelle et artistique » qui accompagne l'émergence de « vastes unités de production culturelle » (Bourdieu, 1971 : 99-100). Mais le champ intellectuel fonctionne encore essentiellement pour Bourdieu sur des mécanismes de dissimulation du travail concret au profit d'une logique de distinction et de prétention (la magie sociale). Or le travail journalistique ne peut pour Bourdieu se dissimuler ainsi derrière une idéologie de la grâce car il est pris dans des contraintes techniques et collectives trop voyantes. Il est donc analysé comme un

facteur adjuvant dans la course à la légitimité que se livrent les intellectuels dans un champ dans lequel la sanction du public n'est pas tout à fait négligeable malgré son autonomisation. « L'intervention du "grand public" est, par exemple pour Bourdieu, de nature à menacer la prétention du champ au monopole de la consécration culturelle. » (Ibid. : 57)

Ce rôle est résumé par Bourdieu à un principe : celui de l'*allodoxia* que l'on peut comprendre comme le détour que doivent faire les agents du champ (les intellectuels) pour s'autoconsacrer tout en faisant croire à une consécration extérieure. Le journaliste joue dans cette cérémonie un rôle important mais dont l'efficacité dépend encore strictement du mode de fonctionnement du champ intellectuel et des relations que celui-ci entretient avec le « public » :

En fait, loin de conférer une consécration dont ils détiendraient seuls les principes, le journaliste et le vulgarisateur qui associent le prêtre au sabbat de la culture moyenne, ne font que monnayer la notoriété qu'ils peuvent donner en échange de la caution que seuls peuvent leur fournir les membres des instances les plus consacrées de consécration et qui leur est indispensable pour produire pleinement l'effet d'allodoxia, principe de leur pouvoir apparemment culturel sur le public. (Ibid. : 103)

Dans les travaux consacrés au champ politique dans les années 1980 le journaliste apparaît comme un opérateur de plus en plus important de ce processus de magie sociale. D'une certaine façon il devient même l'opérateur principal de distribution de la légitimité. La relation entre agents du champ politique et journalistes trouve en effet son principe non plus dans l'« *allodoxia* » mais dans l'« *homologie structurale* » qui rend le journaliste indispensable au personnel politique. Le poids du journaliste pour « faire » les positions dans le champ est plus grand que précédemment car il est « détenteur d'un pouvoir sur les instruments de grande diffusion qui lui donne un pouvoir sur toute espèce de capital symbolique » (Bourdieu, 1980, note 31 : 18). Ces travaux sur un champ qui n'est pas parfaitement autonome du fait du principe d'homologie structurale donnent d'autre part l'occasion à Bourdieu de conceptualiser pour la première fois l'idée de « champ du journalisme ». L'objet de la théorie des champs n'étant plus de décrire des espaces autonomes mais la relation qu'ils entretiennent aux logiques de segmentation macro-sociales, les journalistes eux-mêmes accèdent à la description en termes de champ (Bourdieu, 1984 : 198).

Ce n'est qu'à la fin des années 1980 que Bourdieu formule l'inversion des rapports de force dans

le champ intellectuel au profit des journalistes. L'accent n'est par exemple plus mis sur l'*allodoxia* dont le maître d'œuvre était encore l'intellectuel mais sur le principe de l'autonomie du « *célébrant* » dans le processus de « magie sociale » qui met cette fois le journaliste en position de force (Bourdieu, 1989 : 550-551). Le journaliste devient dès lors un concurrent direct de l'intellectuel authentique (et du sociologue) dans les luttes pour la légitimité qui occupent le champ intellectuel. Cette concurrence apparaît très nettement dans les textes plus tardifs dans lesquels Bourdieu mentionne le travail des journalistes et se pose en défenseur et en idéologue d'un groupe professionnel, celui des intellectuels, remis en cause dans sa fonction de consécration des valeurs par les journalistes. Les appels au « sérieux » académique, dans ce domaine en témoignent, de même que les « conseils » donnés aux journalistes dans les textes de 1994 qui ont pour but d'aider ceux-ci à se doter de moyens de contrôle autonomes de leur profession (Bourdieu, 1994a, 1994b). Le vocabulaire employé à cette période (« maître à penser du pauvre », « témoignages de valets de chambre des grands hommes », « pamphlets minables »...) dénote cette posture visant à sanctionner les journalistes et à les exclure du champ intellectuel (voir Bourdieu, Haacke, 1994 : 39).

AUX ORIGINES DE CE *BOUNDARY WORK* : DEUX MOMENTS DÉFINITIONNELS

Ce *boundary work* ne pourrait fonctionner efficacement s'il n'était pas appuyé sur une définition de ce qu'est la sociologie comme science du social par opposition au type de rapport à la société qu'expriment ou manifestent les médias. J'illustrerai ce point en rappelant deux moments définitionnels dans lesquels la sociologie a défini son rapport au social par opposition à celui des médias. Le premier est la position de Durkheim dans le débat sur le pouvoir de provoquer l'imitation des médias dans le cadre d'une polémique avec Tarde sur le suicide à la fin des années 1890 (donc au moment de la première révolution médiatique, celle de la presse de masse) ; le second la position de Bourdieu et Passeron dans un débat engagé contre les « médiologues » (notamment Edgar Morin et Roland Barthes) sur les effets de massification provoqués par les médias en 1963 (donc au moment d'une autre révolution médiatique : celle de la télévision de masse).

La sociologie et l'imitation

Alors que les deux dernières décennies du XIXe siècle furent marquées par de nombreux

débats sur le rôle de la presse dans l'ensemble des pathologies sociales qui semblaient alors accompagner l'industrialisation et l'urbanisation de la société, Émile Durkheim a très peu mentionné la presse ou le journalisme dans ses travaux. Il y a là une forme d'exception notable : une constance remarquable à observer la cristallisation des faits sociaux à un niveau plus profond de l'expérience que celui que permet la lecture du journal alors que l'argument de la presse « pousse-au-crime » était fréquemment débattu, y compris par des proches comme Fouillée ou Bouglé²³.

L'influence de la presse sur les comportements sociaux est cependant abordée par Durkheim dans le chapitre IV du premier livre du *Suicide*, celui qui est consacré à ses « facteurs extra-sociaux » comme les psychopathies, la race et l'hérédité, les facteurs cosmiques comme le climat, c'est-à-dire essentiellement à récuser l'influence de ces facteurs. La dernière section de ce chapitre aborde en effet la question de l'imitation. Durkheim commence par définir précisément le « mot prestigieux » d'imitation pour montrer qu'on l'utilise pour décrire des phénomènes différents et notamment des phénomènes de reproduction (de coutumes par exemple) qui n'ont rien à voir avec de l'imitation au sens propre, c'est-à-dire une « contagion » d'un individu à l'autre. Durkheim récuse ainsi l'idée que les suicides collectifs ou « en masse » soient dus à l'imitation par contagion. Ils sont dus à un « consensus social » ou une « disposition collective » d'un groupe (par exemple les suicides de soldats acculés). Durkheim apporte — ou plutôt pense apporter²⁴ — la preuve de cet argument avec une carte qui montre que les arrondissements suicidogènes ne sont pas contigus (Durkheim, 1990 [1897] : 124-125).

Il propose ensuite une autre preuve fondée sur l'étude du moyen de l'imitation pour les défenseurs de cette thèse (au premier rang desquels Gabriel Tarde), les journaux :

Une autre expérience pourrait être tentée qui confirmerait, pensons-nous, les preuves qui précèdent. Un phénomène de contagion morale ne peut guère se produire que de deux manières : ou le fait qui sert de modèle se répand de bouche en bouche par l'intermédiaire de ce qu'on appelle la voix publique, ou ce sont les journaux qui le propagent. Généralement, on s'en prend surtout à ces derniers, il n'est pas douteux, en effet, qu'ils ne constituent un puissant instrument de diffusion. Si donc l'imitation est pour quelque chose dans le développement des suicides, on doit les voir varier suivant la place que les journaux occupent dans l'attention publique.

Or, note Durkheim — qui toutefois remarque les difficultés méthodologiques que soulèverait une étude rigoureuse du sujet — les écarts entre différentes régions quant au suicide ne peuvent s'expliquer par des différences de pénétration des journaux²⁵.

Avant de conclure par une nouvelle charge contre la théorie de l'imitation, Durkheim propose une conclusion pratique à son exposé sur la question de l'interdiction de la publicité faite aux suicides :

Certains auteurs, attribuant à l'imitation un pouvoir qu'elle n'a pas, ont demandé que la reproduction des suicides et des crimes fût interdite aux journaux. Il est possible que cette prohibition réussisse à alléger de quelques unités le montant annuel de ces différents actes. Mais il est très douteux qu'elle puisse en modifier le taux social. L'intensité du penchant collectif resterait la même, car l'état moral des groupes ne serait pas changé pour cela.

Cependant, selon lui la façon de rendre compte des suicides peut avoir un effet parce qu'elle peut diminuer les barrières mises par la société face à l'immoralité du suicide si ce compte-rendu est trop tolérant ou indifférent :

En réalité, ce qui peut contribuer au développement du suicide ou du meurtre, ce n'est pas le fait d'en parler, c'est la manière dont on en parle. Là où ces pratiques sont abhorrées, les sentiments qu'elles soulèvent se traduisent à travers les récits qui en sont faits et, par suite, neutralisent plus qu'elles n'excitent les prédispositions individuelles. Mais inversement, quand la société est moralement désemparée, l'état d'incertitude où elle est lui inspire pour les actes immoraux une sorte d'indulgence qui s'exprime involontairement toutes les fois qu'on en parle et qui en rend moins sensible l'immoralité. Alors l'exemple devient vraiment redoutable, non parce qu'il est l'exemple, mais parce que la tolérance ou l'indifférence sociale diminuent l'éloignement qu'il devrait inspirer.

En récusant le mécanisme de l'imitation comme possibilité d'explication des faits sociaux, et en associant la presse à ce mécanisme, Durkheim cantonne les médias de l'époque dans un rôle social mineur, d'où son indifférence au mouvement de panique morale suscité par l'apparition de la presse populaire à sensation²⁶. Il en fait un objet secondaire, peu susceptible d'intéresser le sociologue.

Il n'est pourtant pas anodin de noter que la question des relations entre médias et suicide a donné lieu à une importante littérature postérieure sous le label d'*effet Werther* par référence aux effets de la publication des *Souffrances du jeune Werther* par Goethe en 1774²⁷. La corrélation est toujours difficile à mettre en évidence s'agissant de l'effet d'un événement isolé – la diffusion d'une information – sur un phénomène régulier comme le suicide. De nombreux facteurs susceptibles d'interférer dans cette relation sont aussi à prendre en compte. Mais des études postérieures à la publication du *Suicide* ont conclu à un effet positif de la médiatisation sur la fréquence de cet acte²⁸. Plusieurs organisations nationales et internationales de prévention du suicide ont d'ailleurs édité des guides à destination des journalistes pour promouvoir une couverture responsable des cas de suicides²⁹.

La sociologie et la massification

Le deuxième moment important qui a contribué à définir les relations entre sociologie et médias est la réponse publiée en 1963 par Bourdieu et Passeron à la littérature alors émergente analysant la « massification » des médias sous l'influence de la télévision (Bourdieu, Passeron, 1963). L'article paraît un an après la publication de *L'Esprit du temps* d'Edgar Morin et bien que celui-ci ne soit pas la seule cible affichée de la critique de Bourdieu et Passeron il est difficile de ne pas lire dans cet article une charge violente contre l'anthropologie de la modernité proposée par Morin avec son lot de réflexions sur « l'imaginaire commun » fabriqué par Hollywood et la télévision, des institutions paradoxales parce qu'elles fabriquent d'un côté une culture de masse aliénante tout en laissant, de l'autre, « dans le cinéma, la chanson, le journalisme, la radio » subsister une « zone de création et de talent au sein du conformisme standardisé » (Morin, 1962 : 41). La vedette et la star, auxquelles Morin consacra un de ses premiers livres en 1957 incarnent cette dualité :

La présence d'une vedette surindividualise le film. La presse consomme et crée sans cesse des vedettes sur le modèle des stars de cinéma : les Elizabeth, Margaret, Bobet, Coppi, Herzog, Bombard, Rubirosa. Les vedettes sont des personnalités à la fois structurées (standardisables) et individualisées, et ainsi leur hiératisme résout au mieux la contradiction fondamentale. (Ibid. : 44)

Bourdieu et Passeron placent leur critique dès le titre dans la lignée du *boundary work* durkheimien en évoquant les « sociologues des mythologies »

comme des sociologues bercés d'illusions (ou de « mythologies de sociologue »). L'ironie violente propre aux débats de l'époque et à la culture des auteurs renvoie d'ailleurs les « mass-médiologues » dans le royaume du religieux (les « mass media » sont ainsi assimilés, pour décrédibiliser le concept, au paraclét ou à l'esprit de la Pentecôte). La tendance à l'amalgame est dénoncée comme une pratique « terroriste ». À l'image de Durkheim réduisant méthodiquement l'espace du concept d'imitation, Bourdieu et Passeron réduisent à néant celui du concept de « massification » en lui opposant des réalités sociales : des statistiques de l'Insee sur la possession de téléviseurs, la diffusion du livre ou la scolarisation. Au final le concept apparaît comme une tautologie : « le moyen de communication est dit "de masse" parce qu'il communique massivement une "culture de masse"³⁰. »

La critique porte finalement sur le manque de finesse sociologique et sociographique des théories de la massification accusées d'« esquiver les questions terre-à-terre » et de procéder par agrégation plutôt que de façon analytique en distinguant les pratiques culturelles des différents groupes sociaux : « Et puis le journal n'est pas le livre, le livre de poche n'est pas le livre de prix, le livre de prix n'est pas le prix Goncourt, le journal du matin n'est pas le journal du soir, Le Monde n'est pas France Soir et même France Soir n'est pas France Dimanche. » (Bourdieu et Passeron, 1963 : 1008) Elle dénonce aussi des postulats douteux comme l'idée que les masses peuvent et savent se « protéger » des messages mass médiatiques³¹. La critique met aussi en avant le fait que cette théorie de la massification justifie et accompagne le sens commun au lieu de le déconstruire (« En vérité, et bien que ses prétentions soient autres, la massmediologie ne fait que transposer en formules savantes les idées reçues du bavardage quotidien sur le malheur des temps, bavardage qui se prend pour ce qu'il est. »).

Sur un plan strictement formel, le point commun est frappant avec la critique de l'imitation par Durkheim : on retrouve en effet dans les deux cas la mise en avant de la méthode sociologique (le registre des « expériences », de la « vérification » et des « variations concomitantes » chez Durkheim), ainsi que son opposition à un registre religieux, celui de la « vertu merveilleuse que l'on prête à l'imitation » chez Durkheim et celui de « l'enchantement » chez Bourdieu et Passeron qui écrivent, à propos du discours « magique » des mass médiologues, « il persuade par ce que, enchaînement de signes à la fois vides de sens et prêts à accueillir toutes les significations, il peut sauver au moindre coût du silence consterné devant l'inexplicable ».

Mais la critique de Bourdieu et Passeron présente une caractéristique originale. En renvoyant les « sociologues des mythologies » dans l'illusion les deux auteurs en font d'une certaine façon les complices – les « collègues » comme ils l'écrivent – des journalistes. Cet argument est aussi central dans le jugement – intimidant s'il en est – émis dans l'introduction du premier numéro de la revue *Actes de la recherche en sciences sociales* en 1975. Pierre Bourdieu, analysant le lien qui existe entre « méthode scientifique » et « hiérarchie sociale des objets » note dans ce texte, d'un côté que

le chercheur participe toujours de l'importance et de la valeur qui est communément attribuée à son objet et il y a très peu de chances qu'il ne prenne pas en compte, consciemment ou inconsciemment, dans le placement de ses intérêts intellectuels le fait que les travaux les plus importants (scientifiquement) sur les objets les plus « insignifiants » ont peu de chances d'avoir, aux yeux de tous ceux qui ont intériorisé le système de classement en vigueur, autant de valeur que les travaux les plus insignifiants (scientifiquement) sur les objets les plus « importants » qui sont aussi bien souvent les plus insignifiants, c'est-à-dire les plus anodins (Bourdieu, 1975 : 5).

L'argument relève jusque-là de la critique classique de la prééminence des hiérarchies académiques plaçant la philosophie au sommet. Mais Bourdieu continue :

C'est pourquoi ceux qui abordent les objets dévalorisés par leur « futilité » ou leur « indignité », comme le journalisme, la mode ou la bande dessinée, attendent souvent d'un autre champ, celui-là même qu'ils étudient, les gratifications que le champ scientifique leur refuse d'avance, ce qui ne contribue pas à les incliner à une approche scientifique³².

Un autre argument entre donc en ligne de compte : l'effet que cette hiérarchie des objets produit *in fine* sur la qualité scientifique de l'analyse sociologique. Et s'il existait des objets que même la sociologie la mieux armée ne pouvait faire passer de l'indignité sociale à la dignité académique sans se soucier du jugement des pairs ? Après tout on pourrait remarquer que ce numéro des *Actes* – le 1er – s'ouvre sur un article de Yvette Delsaux et Pierre Bourdieu sur la mode et un autre de Luc Boltanski sur la bande dessinée. On devine que le jugement sévère de l'introduction ne concerne donc ni ces objets ni ces sociologues. Quid donc du journalisme ? Lui seul serait encore – à l'époque – indigne socialement et scientifiquement...

C'est sans doute parce qu'il est tant marqué par l'obsession des « classements » et de la légitimité propre au champ académique que ce texte inaugural reproduit les « différentes formes du rapport naïf à l'objet », notamment celles du chercheur sociologue. Paradoxalement ce ne sont pas tant les caractéristiques propres à l'« objet » journalisme qui gênent ici le sociologue, à l'image des rhétoriques professionnelles évoquées plus haut. Ce sont les caractéristiques de la relation complexe qui unit, depuis plus d'un siècle le journalisme et la sociologie. Dès lors, le sociologue qui persévérerait dans l'étude des médias ou du journalisme prendrait le risque d'être contaminé par son objet, comme dans les cas de magie par proximité ou par contagion qui font attribuer à ceux qui travaillent sur une matière donnée des mérites ou des torts liés à cette matière même³³.

PANIQUES MORALES À PROPOS DES MÉDIAS ET ACADÉMISME SOCIOLOGIQUE

Alors qu'il terminait le travail de terrain dans quatre *journalistic communities* qui devait donner la trame de *Deciding What's News* (Gans, 1979), Herbert Gans – un sociologue influencé autant par l'école de Chicago que par la tradition des études de communautés – s'était interrogé sur la « famine » qui sévissait selon lui en sociologie sur la question des médias (Gans, 1972). Certes des facteurs comme le coût et la complexité des analyses de contenu à mener ou encore des préjugés sur la fermeture supposée des salles de rédaction avaient pu dissuader les sociologues. Mais l'essentiel pour Gans était la structuration institutionnelle de la sociologie, un système implicite de valeurs partagées par les sociologues et enfin l'ambivalence de la relation que ceux-ci entretiennent avec les médias. Sur un plan institutionnel, la sociologie a tendance à considérer l'étude des médias comme une branche de la sociologie de la culture, laquelle s'intéresse par tradition davantage à la culture légitime qu'à la culture de masse. Pour ce qui est des valeurs, c'est la préférence pour les phénomènes structurels qui tend à faire négliger les médias, suspectés de reposer sur des cycles éphémères, bien moins réguliers en tout cas que ceux qui animent les structures familiales, la pratique religieuse ou le suicide. Mais les relations ambivalentes que la plupart des sociologues entretiennent avec les médias sont plus intéressantes encore. Fondées sur un mélange paradoxal de concurrence (pour l'attention des étudiants par exemple), de mépris, de méconnaissance (notamment à l'égard de la télévision) et de proximité (par exemple par l'intermédiaire de l'usage documentaire que les sociologues font des médias pour leurs cours, négligeant dès lors de les voir comme des objets de recherche), celles-

ci gênent étrangement la production d'une connaissance détachée du type de celle que les sociologues ont réussi à produire sur des mondes sociaux moins intimement mêlés au leur.

On peut se poser la question de la capacité de cette sociologie « académique », au sens de la revendication de scientificité évoquée plus haut, à transformer, pour reprendre les termes de C. Wright Mills, les inquiétudes privées (« *private troubles* ») — comme celles qu'ont provoqué les journalistes de la presse populaire dans les années 1890 autour de la peur des phénomènes de foule irrationnels créés par l'imitation, ou celles que la massification des pratiques culturelles a provoquées dans les années 1960 au moment où l'équipement en téléviseurs se généralisait dans la société française — en problèmes publics (« *public issues* »). L'expérience du « trouble » personnel, que ce soit face à l'inégalité, à l'injustice, ou à la régularité de certains phénomènes sociaux comme le crime, est extrêmement commune en société notait Mills (1967). Les sociologues des « paniques morales » dans les années 1970 ont largement documenté la façon dont ces troubles sont construits en partie par les médias (Cohen, 1972). Mais la sociologie, quant à elle, doit s'efforcer de connecter ce sentiment à une structure sociale et en produire un récit historique, selon Mills, pour passer du simple « trouble » privé au « problème » public. Le fait que les médias soient devenus au cours du XXe siècle non seulement des moyens mais les objets de paniques morales diffuses dans les socié-

tés démocratiques (par exemple autour de leur rôle dans la production sociale de la délinquance ou de la violence juvénile) a pourtant conduit plutôt à expulser ce nouvel objet du domaine de la science.

En établissant un cordon sanitaire ou une frontière entre elle et les médias, la sociologie a pu sans doute à court terme échapper à la panique morale que j'ai ici illustrée à partir de la peur de l'imitation et de celle de la massification. C'est manifeste dans le cas durkheimien. Mais à long terme on peut se demander si elle n'a pas affaibli sa capacité à produire des cadres d'interprétation du travail des journalistes et des contenus médiatiques, donc à construire les médias en « *problèmes* » sociologiques. En laissant se développer d'autres types d'analyses sur les médias (notamment autour des questions relevant de l'ensemble des pathologies sociales dont le journalisme est souvent considéré comme le vecteur si ce n'est l'auteur depuis fort longtemps : vision biaisée des problèmes politiques et sociaux, influence massive sur l'opinion, affaiblissement des moyens de résistance du public, décadence culturelle, etc.) la sociologie contribuait à l'abandon du champ de la production des artefacts médiatiques³⁴. Sous l'influence de la posture académique radicale dictée par le travail de frontière qu'elle entreprenait, la sociologie a peut-être dès lors longtemps manqué à son devoir à propos des journalistes : produire une analyse qui soit à la fois historiquement et structurellement fondée pour passer à leur propos du « *trouble* » au « *problème* ».

NOTES

¹ Ce qui a conduit Christophe Charles à proposer de désigner la période que les historiens nomment « contemporaine », celle qui suit l'Ancien Régime, par l'expression « siècle de la presse » (Charle, 2004).

² Pour une synthèse fondée sur l'important travail d'archive du Norman Lear Center (USC Annenberg), voir Ehrlich et Saltzman, 2015.

³ Je mesure évidemment le caractère abrupt de l'équivalence introduite ici entre sociologie et journalisme et tout le travail de définition qu'il serait nécessaire de faire pour justifier à leur propos l'emploi du terme de « discipline ». Pour ce qui est du journalisme, le faible encadrement des pratiques professionnelles — que ce soit par le groupe lui-même ou par les institutions de formation dont on connaît le faible poids — peut faire douter de l'existence d'un rapport ordonné aux pratiques. En utilisant le terme « discipline » je désigne ici le fait que cette organisation existe nécessairement quand bien même elle passerait par l'exemple plus que par le manuel. La notion de discipline est utilisée pour définir le journalisme dans le manuel fameux de Kovach et Rosenstiel comme une « discipline de la vérification » (Kovach, Rosenstiel, 2001). On le trouve aussi dans les « *Principles of Journalism* » du Pew Research Center (<http://www.journalism.org/resources/principles-of-journalism/>). Quant à la sociologie, on pourra considérer le fait de la qualifier de « discipline » comme une régression par rapport à d'autres concepts plus nobles qui ont été employés à son égard, tel celui de « science ». C'est pourtant le contraire que l'on veut dire en définissant ici la sociologie comme un art de l'enquête visant à discipliner celle-ci par rapport à son usage courant (Passeron, 1995).

⁴ Je renvoie ici aussi à un article fondé sur une étude de cas dans lequel j'examinais la façon dont ces rhétoriques professionnelles sont produites dans le travail même des journalistes (dans leurs articles par exemple) et pas seulement dans des arènes spécialisées en marge de ce travail (interviews, conférences, entretiens avec des chercheurs, etc.). La faiblesse des « codes » déontologiques dans ce groupe est en effet en partie compensée par une activité permanente de « codage » professionnel, c'est-à-dire de mise en scène de cette activité dans les productions des journalistes (Bastin, 2009).

⁵ Pour une analyse des implications pratiques de ce problème en ce qui concerne l'entretien de recherche avec des journalistes je renvoie à Bastin (2012). Dans cet article j'analyse en détail un cas de conflit entre journaliste et sociologue autour de cette méthode partagée des deux disciplines qu'est l'entretien. L'analyse de l'« envers » de la situation d'entretien (sa négociation *ex-ante* et *ex-post* entre le sociologue et le journaliste) permet de montrer que le premier peut devenir pendant l'entretien, et à son insu, le réceptacle des stratégies de revendication juridictionnelle du second.

⁶ Je n'emploie ici le terme de normes qu'avec prudence. Le journalisme et la sociologie ont en effet ceci en commun — mais c'est une « continuité » bien minimale — de ne pas disposer d'institutions susceptibles de sanctionner un éventuel non-respect de normes de comportement. Certes l'on peut faire l'hypothèse que des changements significatifs de l'opinion d'autrui sur soi-même puissent servir de sanction diffuse par le groupe en cas de non-respect de normes ou de règles du groupe. Ou encore que ces règles relèvent d'une grammaire universelle que les individus « estiment devoir respecter » (Lemieux, 2000). Mais il s'agit bien d'hypothèses qui semblent, de plus, régulièrement contredites par les faits. Un autre problème est évidemment celui de l'unicité des normes éventuelles. Les sciences sociales elles-mêmes sont traversées d'un grand clivage qui a très bien été décrit par Passeron entre positivisme et herméneutisme. D'une certaine façon, ces glissements discursifs établissent aussi une continuité entre journalisme et sciences sociales : la nécessaire tension entre explication et compréhension qui caractérise ces deux disciplines. Ils les rapprochent aussi pour une raison très simple : ils augmentent la variance interne à chaque groupe. Il serait évidemment absurde de dire que sociologues et journalistes se

ressemblent toujours. En revanche il n'est pas absurde de noter qu'un sociologue et un journaliste peuvent plus se ressembler dans leur façon de construire, de collecter et d'analyser des faits que deux sociologues entre eux ou deux journalistes entre eux.

⁷ Cette opposition est inspirée de Grant (1979). Elle a été reprise récemment par Anderson (2015).

⁸ Une idée qui était à l'origine du projet de magazine *Thought News* que portait son ami Franklin Ford et auquel s'était rallié John Dewey. Cf. Pinter (2003) et Bourmeau (1988). Gabriel Tarde portait en France un projet similaire fondé sur l'idée de développer la culture du chiffre dans les journaux. Voir aussi un exemple intéressant de projet de journal édité dans le cadre d'un cours de sociologie à l'Université de Chicago par George Edgar Vincent (qui deviendra par la suite Président de l'American Sociological Association) en 1905 (Vincent, 1905). Sur cet exemple voir Anderson (2015).

⁹ Cette prise de position est liée au contexte spécifique de la Première Guerre mondiale et au débat que ce contexte a suscité sur la presse à sensation en Allemagne. Mais il faut aussi rappeler que la conception « anthropocentrique » de la sociologie chez Weber, comme ses rappels incessants à « illustrer » le raisonnement théorique, à l'ancrer dans la comparaison et l'exercice typologique peuvent rapprocher la sociologie du journalisme. Il n'est sans doute pas anodin de noter que le journalisme lui-même s'est souvent défini comme un art — si ce n'est une science — du portrait, cherchant à « évoquer les idées à travers les faits et les faits à travers les hommes » selon la formule célèbre de Lazareff. Dans un manifeste pour le « nouveau journalisme » à la française, un des reporters les plus célèbres de son époque, Pierre Giffard, s'élevait contre la tendance de ses collègues américains à ne vouloir être que des machines à noter posant des questions « naïves et puériles » (c'est-à-dire purement factuelles — ainsi à une star revenant de tournée : « combien elle avait de robes dans ses malles, ce qu'elles lui avaient coûté, si tous ses cheveux étaient vrais et enfin combien elle pesait »). Selon lui, les journalistes français devaient s'efforcer de présenter en toute occasion « le côté topique du personnel ». Cf. Giffard (1880). Dans ce texte Giffard affirmait aussi que malgré leur indignité le reportage et l'interview journalistique contribuaient à la grande histoire, celle des historiens professionnels : « Avec nos petites fleurs éparses ça et là [les entretiens « méthodiquement recueillis » des journalistes], dans les journaux ou dans les livres que le hasard fait parfois éclore, des messieurs à lunettes (et de l'Institut), font plus tard de gros bouquets que tout le monde admire. Ils nous appellent alors gravement le Racontar, et ils s'intitulent, eux, l'Histoire. Sic vos non vobis, mellificatis apes ! » (Ibid. : 331-332)

¹⁰ Des journalistes du *Guardian* et des sociologues de la LSE dirigés par Tim Newburn ont réitéré l'expérience continuiste de Meyer juste après les émeutes de Londres en août 2011. Le cadre de référence a changé : non plus la *survey research* mais la *grounded theory* aidée par la narration à multi-niveaux rendue possible par le web. Mais la qualité du travail et son ancrage dans l'idée de refuser l'interprétation dominante en termes « individuels » en font aussi un très bon exemple de pratique continuiste. Cf. <http://www2.lse.ac.uk/newsAndMedia/news/archives/2011/12/riots.aspx> et <http://www.theguardian.com/uk/series/reading-the-riots>. Pour beaucoup l'émergence du data-journalisme remet aujourd'hui au goût du jour la collaboration entre journalistes et sociologues.

¹¹ Voir le travail de Jacob Riis sur les taudis à New York (1890, *How the Other Half Lives*), Lincoln Steffens (1904, *The Shame of the Cities* et 1906, *The Struggle for Self-Government*), Ida Tarbell (1902-1904, *The History of the Standard Oil Company*), Ray Stannard Baker (1908, *Following the Color Line*), Ida Wells sur la ségrégation raciale au Sud des États-Unis ou Nellie Bly pour son enquête sur l'asile pour femmes de New York à Blackwell's Island (1887, *Ten Days in a Mad House*).

¹² À propos de l'interview par exemple : « *Returning to our comparison between the academy and journalism, the issue of informed consent again accentuates the marked differences in*

the regulation of identical behavior when undertaken by representatives of these two institutions. Journalists generally do not acquire formal written consent to interview people. As anyone who accepts calls from the media knows, one is simply asked a series of questions, and some of the answers are apt to appear in the newspaper the following day. The mere act of talking with a journalist, whether one is a professor or a waitress, is a self-evident demonstration that one is willing to be interviewed and must self-evaluate any risks that might entail. »

^{13.} Rares sont ceux dans le domaine des sciences sociales qui plaident ouvertement pour une continuité normative entre vérification scientifique et journalistique. Il faut signaler parmi ceux-ci que le positivisme incarné par Gilles Gauthier est, de fait, continuiste : sa position en faveur de l'existence d'un « niveau plancher » de la réalité ou encore d'une réalité objective de « faits bruts » à partir desquels les journalistes travaillent (Gauthier, 2004), comme sa critique de la « vulgate » constructiviste dans les études sur le journaliste (Gauthier, 2005) tendent à rapprocher journalistes et sociologues (sur un plan procédural) si l'on considère cependant – c'est peut-être le point faible de l'argument – que ces derniers sont aussi positivistes que les sociologues sont censés l'être.

^{14.} Bien que se définissant comme non « réalistes » au sens où pour eux « the real truth » ou « true truth » sur la révolution soviétique n'existe pas (le terme même de révolution est sujet à caution), Lippmann et Merz identifient une série d'événements « définitive », « about which there is no dispute ». Ils mesurent ensuite la capacité du New York Times à les annoncer. Celle-ci s'avère faible pour des raisons esquissées dans le document : des raisons organisationnelles d'une part (la dépendance aux sources, le mauvais « équipement » intellectuel des correspondants...) mais aussi des raisons psychologiques (les journalistes voient ce qu'ils voudraient voir parce que leur métier est fondé sur l'espoir). Le terme grec qui est traduit par « news » dans la citation d'Homère est κλέος, la gloire des héros colportée par la rumeur. Le fait d'avoir choisi ici « news » au lieu de « rumour » comme dans la traduction d'Alexander Pope (1899) illustre sans doute le préjugé académique des deux auteurs. Plus exactement d'ailleurs sa pénétration au-delà de l'académie puisque ni Lippmann ni Merz ne peuvent être définis comme des universitaires. La traduction a été reprise sans hésitation dans la sélection de textes de « media criticism » de Goldstein qui écrit, au risque du carambolage historique : « Like Homer, Lippmann and Merz were press bashers. » (Goldstein, 1989)

^{15.} Un modèle proche de celui des *business schools* que Bernard Voyenne, professeur au CFJ pendant plus de trente ans avait pu voir à l'œuvre aux États-Unis (Ruellan, 1993).

^{16.} Cet éloignement explique en partie que les journalistes n'utilisent le plus souvent les sciences sociales que comme une source de documentation sur certains sujets et pas pour les apports méthodologiques qu'elles pourraient leur apporter. Dans le manuel de référence sur le journalisme en France les sciences sociales sont par exemple traitées de cette manière dans un paragraphe situé entre « L'information sur Internet » et « La veille journalistique ».

^{17.} Cf. ce récit de la rencontre entre un politiste et un journaliste dans Cason (1931) : « I am often irritated by the way in which raw and immature freshman or sophomore journalism students come to interview me for their assignments without having taken the slightest trouble to read even a superficial account of the topic which they wish me to discuss. One such student came to me this year to get my views on the subject of disarmament, and when I told him that we could have good talk about it after he had read the book on that subject by Madariaga, since that would give us a common vocabulary and alphabet, he was quite wrathful, and put me down as a total academic loss. »

^{18.} Cf. ces remarques à l'adresse des journalistes publiées sur le site personnel d'un sociologue : « À l'attention des journalistes : a/ Je remercie les journalistes de bien vouloir me soumettre les propos qu'ils m'attribuent avant publication. Ils promettent généralement de le faire mais certains malheureusement oublient... Ce qui est toujours énervant. Certes, je ne méconnais pas les contraintes d'urgence auxquelles ils sont soumis. J'essaie

de m'adapter en étant le plus réactif possible. b/ Je les remercie aussi de m'envoyer la version finale de l'article ou du reportage si celui-ci voit le jour ou de m'informer d'un éventuel abandon. »

^{19.} Le journaliste lance à la sociologue « Comment ! Vous qui êtes sociologue, vous n'avez pas la télévision ? ! Mais comment pouvez-vous faire votre métier dans ces conditions ? Et les faits de société, alors ? ». Heinich commente ensuite sur cette erreur de perspective du journaliste : regarder la télévision c'est son métier, lire de la sociologie, celui du sociologue. Pourtant il y a confusion. « Lâchement, je n'ai pas tenté de me justifier, alors que les autres convives m'observaient avec, m'a-t-il semblé, un début de suspicion. Il faut dire que ce n'est pas facile, dans un dîner, d'expliquer que la télévision ne livre pas accès aux "faits de société" mais au travail des professionnels de l'information, des publicitaires, des scénaristes, qui donnent à entendre et à voir un certain nombre de mots et d'images, parmi lesquels il est possible de repérer, en effet, des récurrences, plus ou moins significatives selon l'interprétation qu'on en fait. » (Heinich, 2009 : 16-17)

^{20.} Cf. Charon (1996 : 28) à propos des historiens ou des anthropologues très peu sollicités par les journalistes lors des conflits au Rwanda ou en Bosnie. « Certains de ces chercheurs en sciences sociales peuvent d'ailleurs ne pas apprécier leur absence systématique des pages internationales et leur "relégation" dans les tribunes libres comme les "Rebonds" de Libération ou les "Horizons-débats" du Monde. Dans ces logiques de placement, on peut lire le statut qu'attribuent de nombreux journalistes aux sciences sociales. Pour eux, les chercheurs en sciences sociales, qui sont généralement en désaccord sur les interprétations à donner des événements, se distinguent des vrais savants, détenteurs d'un savoir indiscutable. Ils ont, du coup, l'impression d'avoir affaire à des "points de vue", "engagés" ou "partisans", qui ne peuvent trouver place que dans les tribunes libres. »

^{21.} Cf. l'article accusant *Le Monde* d'être devenu un « adversaire résolu du mouvement universitaire » : « Le dernier coup en date fut un coup de trop : "Les Facs mobilisées voient leur image se dégrader !" (...). Cet article pourra être utilisé pendant des années en TD de Méthodes et techniques des sciences sociales, pour introduire nos étudiants aux rigueurs les plus élémentaires de la recherche et leur illustrer les fautes à ne pas commettre. » (<http://universitesenlute.wordpress.com/2009/04/03/le-choix-politique-de-la-redaction-du-monde/>). La critique conduisit son auteur à proposer une « Charte de bonne conduite » à l'égard de ce journal et tout un ensemble de mesures de boycott.

^{22.} Les arguments présentés ici ont été développés avec plus de détails dans Bastin (2003).

^{23.} Dans le dernier tiers du XIXe siècle, de nombreux intellectuels établirent un lien direct entre le développement de la presse populaire (notamment le *Petit journal* qui avait fait du fait divers son cheval de bataille depuis l'affaire de meurtres de Pantin) et un ensemble de pathologies sociales comme l'alcoolisme, le meurtre et le suicide (Bautier, Cazenave, 2005).

^{24.} En juillet 1897 Tarde publia une esquisse de réponse à Durkheim et au Suicide dont il écrit qu'il lui semble « d'un bout à l'autre » dirigé contre lui. Tarde ne parvient pas à réfuter la critique de Durkheim alors que pour les auteurs de l'introduction à ce texte cela aurait été aisément possible à l'aide d'un modèle de diffusion des suicides par migration et non par extension (Tarde, 2000).

^{25.} Durkheim note qu'il ne suffirait pas de compter le nombre de journaux mais qu'il faudrait mesurer leur lectorat ainsi que l'importance relative des informations locales qu'ils contiennent, c'est-à-dire des informations susceptibles de contenir le récit de suicides : « Mais on comprend qu'il est à peu près impossible de comparer la clientèle des différents journaux d'Europe et surtout d'apprécier le caractère plus ou moins local de leurs informations. » (Ibid.)

^{26.} Une indifférence qui tranche nettement avec l'intérêt que ce nouveau type de presse suscita au même moment chez Tarde évidemment mais aussi chez Cooley, Simmel, Weber ou Park. La « foule », la « masse » ou le « public » sont des notions

étrangères à la sociologie de Durkheim — plus influencée par la référence au corps social et à la famille — alors qu'elles sont centrales pour ces auteurs. Cf. l'introduction de R. Guth (Park, 2007). Park employa un modèle de diffusion par les journaux pour expliquer certains aspects de la relation de « dévolution » culturelle qui lie les périphéries aux centres urbains aux États-Unis (Park, 1929).

²⁷. Le livre avait été interdit dans plusieurs pays européens suite à des vagues d'imitation mimétique du couple Charlotte-Werther et du suicide au revolver du second.

²⁸. Voir notamment l'étude pionnière de Phillips (1974) et pour une revue récente de littérature : Gould (2001).

²⁹. Dans un article récent, deux sociologues de l'Université de Columbia ont confirmé la corrélation entre suicides « célèbres » et augmentation du taux général de suicide mais l'ont expliquée en termes durkheimiens, c'est-à-dire comme une manifestation de l'anomie provoquée par des événements disruptifs (dont les suicides de célébrités ne sont qu'une variété) (Hoffman, Bearman, 2015).

³⁰. Une dizaine d'années plus tôt Eliot Freidson avait développé une critique proche du concept de masse (Freidson, 1953).

³¹. C'est un peu plus tard que Jean-Claude Passeron traduira Richard Hoggart en français, mettant alors l'accent sur l'attention « oblique » ou « distraite » des classes populaires aux médias de masse selon cet auteur et l'associant donc à la littérature sur la résistance de l'audience aux messages des mass publicistes. Hoggart était ainsi tiré vers la critique de la vulgate de l'aliénation et servait à argumenter « cette philosophie et cet art propres aux classes populaires de protéger un quant-à-soi psychologique et de gérer ainsi un incessant va-et-vient entre l'autonomie et l'hétéronomie symboliques de leurs représentations » (Passeron, 1993). Passeron s'engageait de fait avec Hoggart dans la trajectoire de séparation de la sociologie de la reproduction qui devait mener

au Savant et le populaire (Grignon, Passeron, 1989). Pour cette raison il orientait sans doute la lecture de Hoggart dans un sens qui ne correspond pas exactement au propos de l'ouvrage que Hoggart a toujours défendu comme une critique des risques réels de destruction de la culture populaire par les médias.

³². L'argument est renforcé plus loin par référence à un phénomène d'homologie structurale décidant non pas de la méthode des chercheurs travaillant sur ces objets « futiles » mais de leur sélection : « L'expérience montre que les objets que la représentation dominante traite comme inférieurs ou mineurs attirent souvent ceux qui sont le moins préparés à les traiter. » (Bourdieu, 1975 : 6)

³³. C'est le principe de la magie par « sympathie de contact » chez Frazer (*The Golden Bough*) : « things which have once been in contact with each other continue to act on each other at a distance after the physical contact has been severed. »

³⁴. Cf. Janowitz et Schulze (1961) : « tout se passe [dans la sociologie des médias] comme si les sociologues de l'industrie avaient commencé par étudier les produits, les particularités et les réactions des consommateurs, plutôt que la structure sociale des industries, les relations et courants de communications parmi le personnel, etc. » Ou encore Halloran (1970) cité par Jouët (1972) : « Il n'est pas nécessaire d'avoir une longue expérience de la recherche en matière d'information pour se rendre compte que c'est là un domaine où les méthodes semblent être très en avance sur les théories et où certains secteurs (par exemple les effets) ont bénéficié d'une attention considérable, tandis que d'autres (par exemple le processus de production) ont été relativement négligés. » Il n'est sans doute pas anodin que le renouveau des études de terrain sur la production de l'information dans les années 1970 se soit fait sous la bannière de l'ethnographie et non de la sociologie. Cf. par exemple Cottle (2007).

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

Anderson, C. W., 2015, « Drawing Boundary Lines Between Journalism and Sociology, 1895-1999 », in Carlson, M., Lewis, S. (Éds.), *Boundaries of Journalism : Professionalism, Practices, and Participation*, New York, Routledge.

Aubenas, F., 2010, *Le quai de Ouistreham*, Paris, Éditions de l'Olivier.

Bastin, G., 2003, « Ein Objekt, das sich verweigert : Der Journalismus in der Soziologie Pierre Bourdieus. Einige Bemerkungen über das journalistische Feld », *Publizistik*, vol. 48, n° 3.

Bastin, G., 2009, « Codes et codages professionnels dans les mondes de l'information », *Réseaux*, n°s 157-158, pp. 192-211.

Bastin, G., 2012, « Le cas Mathieu ou l'entretien renversé », *Sur le journalisme, About journalism, Sobre jornalismo*, vol. 1, n° 1.

Bautier, R., Cazenave, É., 2005, « La presse pousse-crime selon Tarde et ses contemporains », *Champ pénal/ Penal field*.

Beaud, P., 2000, « Brève histoire de la sociologie française des médias », *Réseaux*, n° 100, pp. 459-485.

Becker, H. S., 1995, « Visual sociology, documentary photography, and photojournalism : It's (almost) all a matter of context », *Visual Studies*, vol. 10, n°s 1-2, pp. 5-14.

Becker, H. S., 2007, *Telling About Society*, University of Chicago Press.

Benquet, M., 2013, *Encaisser ! Enquête en immersion dans la grande distribution*, Paris, La Découverte.

Bourdieu, P., 1966, « Champ intellectuel et projet créateur », *Les Temps modernes*, n° 246, pp. 865-906.

Bourdieu, P., 1971, « Le marché des biens symboliques », *L'Année sociologique*, vol. 22, pp. 49-126.

Bourdieu, P., 1975, « Méthode scientifique et hiérarchie sociale des objets », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 1, pp. 4-6.

Bourdieu, P., 1980, « La représentation politique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 35, pp. 3-24.

Bourdieu, P., 1984, « La délégation et le fétichisme politique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 52-53.

Bourdieu, P., 1989, *La noblesse d'État*, Paris, Minuit.

Bourdieu, P., 1994a, « Journalisme et éthique », présenté au Colloque fondateur du centre de recherche de l'ESJ, Lille.

Bourdieu, P., 1994b, « L'emprise du journalisme », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 101-102, pp. 3-9.

Bourdieu, P., 1996, *Sur la télévision*, suivi de *L'emprise du journalisme*, Paris, Liber-Raisons d'agir.

Bourdieu, P., Chamboredon, J.-C., Passeron, J.-C., 1969, *Le métier de sociologue*, La Haye, Mouton, vol. 1.

Bourdieu, P., Haacke, H., 1994, *Libre-échange*, Paris, Seuil.

- Bourdieu, P., Passeron, J.-C., 1963, *Sociologues des mythologies et mythologies de sociologues*, Les Temps modernes.
- Bourmeau, S., 1988, « Robert Park, journaliste et sociologue », *Politix*, vol. 1, n°3, pp. 50-61.
- Bouron, S., 2015, « Les écoles de journalisme face à l'expansion du marché. Stratégies d'internationalisation et transformations des curricula », *Cahiers de la recherche sur l'éducation et les savoirs*, n°14, pp. 245-266.
- Carey, J. W., 2000, « Some personal notes on US journalism education », *Journalism*, vol. 1, n° 1, pp. 12-23.
- Cason, C. E., 1931, « Journalism as Social Science », *Social Forces*, vol. 9, n° 3, pp. 370-377.
- Charle, C., 2004, *Le siècle de la presse*, Paris, Le Seuil.
- Charon, J.-M., 1996, « Journalisme et sciences sociales. Proximités et malentendus », *Politix*, n° 36, pp. 16-32.
- Chupin, I., 2009, « Sciences sociales et formations en journalisme. Émergence d'un nouvel enjeu de distinction », *Questions de communication*, n° 16.
- Cohen, S., 1972, *Folk Devils and Moral Panics : The Creation of the Mods and Rockers*, London, MacGibbon & Kee.
- Cottle, S., 2007, « Ethnography and News Production : New(s) Developments in the Field », *Sociology Compass*, vol. 1, n° 1, pp. 1-16.
- Dickinson, R., 2008, « Studying the Sociology of Journalists. The Journalistic Field and the News World », *Sociology Compass*, vol. 2, n° 5, pp. 1383-1399.
- Dingwall, R., 2007, « Turn off the oxygen.... », *Law & Society Review*, vol. 41, n°4, pp. 787-796.
- Durkheim, É., 1990 [1897], *Le suicide*, Paris, Presses universitaires de France, coll. Quadrige, 5e éd.
- Ehrlich, M. C., Saltzman, J., 2015, *Heroes and Scoundrels : The Image of the Journalist in Popular Culture*, Champaign, University of Illinois Press.
- Ehrenreich, B., 2001, *Nickel and Dimed : On (Not) Getting By in America*, New York, Metropolitan Books.
- Epstein, E. J., 1975, *Between Fact and Fiction. The Problem of Journalism*, New York, Vintage Books.
- Feeley, M. M., 2007, « Legality, social research, and the challenge of institutional review boards », *Law & Society Review*, vol. 41, n° 4, pp. 757-776.
- Fenton, N., Bryman, A., Deacon, D., Birmingham, P., 1997, « "Sod off and find us a boffin" : Journalists and the social science conference », *The Sociological Review*, vol. 45, n° 1, pp. 1-23, DOI : 10.1111/1467-954x.00051.
- Foucault, M., 1961, *Folie et déraison : histoire de la folie à l'âge classique*, Paris, Plon.
- Freidson, E., 1953, « Communications Research and the Concept of the Mass », *American Sociological Review*, vol. 18, n° 3, pp. 313-317.
- Gans, H., 1972, « The Famine in American Mass-Communications Research : Comments on Hirsch, Tuchman, and Gecas », *American Journal of Sociology*, vol. 77, n°4, pp. 697-705.
- Gans, H., 1979, *Deciding What's News. A Study of CBS Evening News, NBC Nightly News, Newsweek, and Time*, New York, Random House.
- Gauthier, G., 2004, « Journalisme et réalité : l'argument constructiviste », *Communication et langages*, vol. 139, n° 1, pp. 17-25.
- Gauthier, G., 2005, « Le constructivisme : Un point de vue intenable sur le journalisme », *Questions de communication*, n° 7.
- Gieryn, T. F., 1983, « Boundary-Work and the Demarcation of Science from Non-Science : Strains and Interests in Professional Ideologies of Scientists », *American Sociological Review*, pp. 781-795.
- Giffard, P., 1880, *Le sieur de va partout. Souvenirs d'un reporter*, Paris, Maurice Dreyfous.
- Ginsburg, C., 1989, « Traces. Racines d'un paradigme indiciaire », in Ginzburg, C. (Éd.), *Mythes, emblèmes, traces : Morphologie et histoire*, Paris, Flammarion.
- Glevarec, H., Aubert, A., 2013, « Savoir et démocratie : le fondement normatif des univers sociologique et journalistique », *SociologieS*.
- Goldstein, T., 1989, *Killing the Messenger. 100 Years of Media Criticism*, New York, Columbia University Press.
- Gould, M. S., 2001, « Suicide and the Media », *Annals of the New York Academy of Sciences*, vol. 932, n° 1, pp. 200-224, DOI : 10.1111/j.1749-6632.2001.tb05807.x.
- Goulet, V., 2009, « Dick May et la première école de journalisme en France. Entre réforme sociale et professionnalisation », *Questions de communication*, n° 16.
- Grant, G., 1979, *Journalism and Social Science : Continuities and discontinuities*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press.
- Grignon, C., Passeron, J.-C., 1989, *Le savant et le populaire*, Paris, Seuil.
- Haggerty, K. D., 2004, « Ethics Creep : Governing Social Science Research in the Name of Ethics », *Qualitative Sociology*, vol. 27, n° 4, pp. 391-414.
- Halloran, J., 1970, « Mass Media in Society : The Need of Research », *UNESCO Reports and Papers on Mass communication*, vol. 59, Paris, UNESCO.
- Heinich, N., 2009, *Le bêtisier du sociologue*, Klincksieck.
- Hennis, W., 1987, *Max Webers Fragestellung*, Tübingen, Mohr.
- Hoffman, M. A., Bearman, P. S., 2015, « Bringing Anomie Back In : Exceptional Events and Excess Suicide », *Sociological Science*, DOI : DOI 10.15195/v2.a10.
- Hughes, E. C., 1976, « The Social Drama of Work », *Mid-American Review of Sociology*, vol. 1, n° 1, pp. 1-7.
- Hughes, E. C., 1996, « Métiers modestes et professions prétentieuses : l'étude comparative des métiers », in Hughes, E. C. (Éd.), *Le regard sociologique. Essais choisis*, Paris, EHESS, pp. 123-135.
- Janowitz, M., Schulze, R., 1961, « Tendances de la recherche dans le domaine des communications de masse », *Communications*, vol. 1, n° 1, pp. 16-37.
- Jouët, J., 1972, *La fonction de journaliste*, Thèse de doctorat, Paris 5.
- Katz, E., 1989, « Journalists as Scientists », *American Behavioral Scientist*, vol. 33, pp. 238-246.
- Kovach, B., Rosenstiel, T., 2001, *The Elements of Jour-*

- nalism : *What Newspapers Should Know and the Public Should Expect*, New York, Crown Publishers.
- Lemieux, C., 1996, « L'objectivité du sociologue et l'objectivité du journaliste. Convergences, distinctions, malentendus », in Feldman, J., Filloux, J.-C., Lécuyer, B. P., Selz, M., Vicente M. (Éds.), *Éthique, épistémologie et sciences de l'homme*, Paris, L'Harmattan, pp. 147-163.
- Lemieux, C., 2000, *Mauvaise presse. Une sociologie compréhensive du travail journalistique et de ses critiques*, Paris, Métailié.
- Lindner, R., 1996, *The Reportage of Urban Culture : Robert Park and the Chicago School*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Marx, G. T., 1972, *Muckraking Sociology. Research as Social Criticism*, New Brunswick, N.J., Transaction Books.
- Merz, C., Lippmann, W., mars 1917-mars 1920, « A test of the news : an examination of the news reports in the New York Times on aspects of the Russian Revolution of special importance to Americans », *The New Republic (Supplement)*, XXIII, n° 296, pp. 1-42.
- Meyer, P., 1971, « The Limits of Intuition », *Columbia Journalism Review*.
- Miège, B., 2006, « France : l'incomplétude des relations entre journalisme et université », *Les enjeux de l'information et de la communication*.
- Mills, C. W., 1967, *L'imagination sociologique*, Paris, Maspero.
- Morin, E., 1962, *L'esprit du temps 1. Névrose*, Paris, Grasset Fasquelle.
- Neveu, E., 2007, « L'université et la formation des journalistes », in Pinto, E. (Éd.), *Pour une analyse critique des médias*, Bellecombe, Éditions du Croquant, pp. 177-194.
- Park, R. E., 1929, « Urbanization as Measured by Newspaper Circulation », *American Journal of Sociology*, vol. 35, n° 1, pp. 60-79.
- Park, R. E., 1950, « An Autobiographical Note », *Collected Papers*, vol. I.
- Park, R. E., 2007, *La foule et le public*, Lyon, Parangon/Vs, Traduction de Guth, R.
- Passeron, J.-C., 1991, *Le raisonnement sociologique. L'espace non-popperien du raisonnement naturel*, Paris, Nathan.
- Passeron, J.-C., 1993, « Portrait de Richard Hoggart en sociologue », *Enquête*, n° 3, pp. 79-111.
- Passeron, J.-C., 1995, « L'espace mental de l'enquête (I). La transformation de l'information sur le monde dans les sciences sociales », *Enquête*, n° 1, pp. 13-42.
- Pélessier, N., 2008, *Journalisme : avis de recherches. La production scientifique française dans son contexte international*, Bruxelles, Bruylant.
- Phillips, D. P., 1974, « The influence of suggestion on suicide : Substantive and theoretical implications of the Werther effect », *American Sociological Review*, vol. 39, n° 3, pp. 340-354.
- Pinter, A., 2003, « Thought News. A Quest for Democratic Communication Technology », *Javnost – The Public*, vol. 10, n° 2, pp. 93-104.
- Ringoot, R., Utard, J.-M. (Éds.), 2005, *Le journalisme en invention. Nouvelles pratiques, nouveaux acteurs*, Rennes, Presses universitaires de Rennes.
- Ruellan, D., 1993, *Le professionnalisme du flou*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble.
- Ruellan, D., 2011, *Nous, journalistes. Déontologie et identité*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble.
- Schiller, D., 1979, « An Historical Approach to Objectivity and Professionalism in American News Reporting », *Journal of Communication*, vol. 29, n° 4, pp. 46-57.
- Schneidermann, D., 1999, *Du journalisme après Bourdieu*, Paris, Fayard.
- Schudson, M., 1978, *Discovering the News. A Social History of American Newspapers*, New York, Basic Books.
- Schudson, M., 1998, « In All Fairness : Definitions of Fair Journalism Have Changed over the Last Two Centuries », *Media Studies Journal*, vol. 12, n° 2, p. 34.
- Tarde, G., 2000, « Contre Durkheim à propos de son Suicide », in Borlandi, M., Cherkaoui, M. (Éds.), *Le Suicide un siècle après Durkheim*, Paris, Presses universitaires de France, pp. 219-255.
- Thompson, J. B., 1997, *The Media and Modernity. A Social Theory of the Media*, Cambridge, Polity Press.
- Tuchman, G., 1972, « Objectivity as Strategic Ritual. An Examination of Newsmen's Notion of Objectivity », *American Journal of Sociology*, vol. 77, n° 4, pp. 660-679.
- Vincent, E., 1905, « A Laboratory Experiment in Journalism », *American Journal of Sociology*, vol. 11, n° 3, pp. 297-311.
- Waelli, M., 2009, *Caissière... et après ? Une enquête parmi les travailleurs de la grande distribution*, Paris, Presses universitaires de France.
- Wallraff, G., 2012, *Parmi les perdants du meilleur des mondes. Enquêtes infiltrées*, Paris, La Découverte.
- Weaver, D. H., McCombs, M. E., 1980, « Journalism and Social Science : A New Relationship ? » *Public Opinion Quarterly*, vol. 44, n° 4, pp. 477-494.
- Weber, M., 1965, *Essais sur la théorie de la science*, Paris, Plon.
- Weber, M., 2003 [1919], *Le savant et le politique : Une nouvelle traduction*, Paris, La Découverte.
- Wolfe, T., Johnson E. W., 1973, *The New Journalism*, New York, Harper & Row.
- Zelizer, B., 1993, « Journalists as interpretative communities », *Critical Studies in Mass Communication*, vol. 10, pp. 219-237.

Fr. La sociologie et le journalisme, comme disciplines de factualisation du monde social (c'est-à-dire de transformation d'un réel continu en une série discontinue de faits susceptibles d'analyse causale et d'interprétation), présentent de nombreux points de convergence. Elles partagent certaines méthodes comme celle de l'entretien et ont connu des périodes d'échanges intenses dans certains pays comme les États-Unis. Il serait absurde de dire que sociologues et journalistes se ressemblent toujours. En revanche il n'est pas absurde de noter qu'un sociologue et un journaliste peuvent plus se ressembler dans leur façon de construire, de collecter et d'analyser des faits que deux sociologues entre eux ou deux journalistes entre eux. Malgré cela les sociologues partagent souvent de tenaces préjugés quant aux journalistes. Dans cet article on examine ces préjugés en relation aux deux principales formes prises par la « panique morale » diffuse qui s'est emparée des sociétés modernes à l'âge des médias de masse : la peur de l'imitation à la fin du XIXe siècle et la peur de la massification au milieu du XXe siècle. Le rejet par Émile Durkheim de l'idée que les journaux puissent avoir un rôle dans les phénomènes de suicide autour de 1895 et le rejet par Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron de l'analyse des communications de masse au début des années 1960 servent de cas d'étude. En adoptant une telle stratégie de rupture, que nous assimilons à une forme de « *boundary work* », les sociologues prennent le risque d'alimenter la panique morale dont sont victimes les journalistes au lieu de la réduire, de rester au niveau du « trouble » personnel provoqué par les médias sans aller vers la construction d'un « problème » social à propos des médias.

Mots-clés : sociologie, journalisme, paniques morales, Durkheim, Bourdieu, Passeron.

En. As factualization disciplines of the social world (in that they transform a continuous reality into a discontinuous series of facts open to causal analysis and interpretation), sociology and journalism have many points in common. They share methods (such as the interview) and have experienced periods of intense exchange in countries like the United States. It would be absurd to claim that sociologists and journalists always mirror each other. On the other hand, it is not absurd to state that a sociologist and a journalist may resemble each other more in the way they build, collect and analyze facts than two sociologists or two journalists respectively. In spite of this, sociologists often hold stubborn prejudices against journalists. In this paper, we examine these prejudices in the context of the two main cases of widespread “moral panic” that gripped modern society in the age of mass media: the fear of “imitation” in the late nineteenth century and the fear of “massification” in the mid-twentieth century. Emile Durkheim’s rejection of the idea that newspapers had a role in the suicide phenomena around 1895 and the rejection by Pierre Bourdieu and Jean-Claude Passeron of the analysis of mass communication in the early 1960s serve as case studies. By adopting such a strategy of rupture, that we equate to a form of “boundary work,” sociologists run the risk of fueling the moral panic affecting journalists rather than reducing it; of staying at the level of the personal “trouble” created by the media rather than examining the possibility of a social “problem” regarding media.

Keywords: sociology, journalism, moral panic, Durkheim, Bourdieu, Passeron.

Pt. A sociologia e o jornalismo, como disciplinas de factualização do mundo social (isto é, a transformação de um real contínuo em uma série descontínua de fatos, suscetíveis à análise causal e à interpretação), apresentam vários pontos de convergência. Elas compartilham alguns métodos, tais como a entrevista e conheceram momentos de intensas trocas em países como os Estados Unidos. Seria absurdo dizer que sociólogos e jornalistas são sempre semelhantes. No entanto, não é absurdo notar que um sociólogo e um jornalista são mais parecidos na forma de construir, coletar e analisar fatos do que dois sociólogos juntos ou dois jornalistas juntos. Apesar disso, os sociólogos frequentemente têm preconceitos sistemáticos a respeito de jornalistas. Neste artigo, vamos examinar esses preconceitos em relação aos dois principais formatos assumidos pela atitude de “pânico moral” que assolou a sociedade moderna na era dos meios de comunicação de massa: o medo da imitação, no final do século XIX, e o medo da massificação, em meados do século XX. A rejeição por Émile Durkheim da ideia de que os jornais podem desempenhar um papel nos fenômenos de suicídio por volta de 1895 e a rejeição por Pierre Bourdieu e Jean-Claude Passeron da análise das comunicações de massa no início dos anos 1960 servem de estudo de caso neste artigo. Ao adotar tal estratégia de ruptura, um “boundary work” em nossa opinião, os sociólogos correm o risco de promover, no lugar de reduzir, o pânico moral em relação aos jornalistas. Além disso, acabam tratando como um “obstáculo” pessoal temáticas relacionadas à mídia que poderiam ser construídas como “problema” social.

Palavras-chave: sociologia, jornalismo, pânico moral, Durkheim, Bourdieu, Passeron.

